# A la Tonhalle

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 7

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-194130

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

Trente-deuxième année. N° 7. Samedi 17 février 1894.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

**Paraissant tous les samedis.**

**PRIX DE L'ABONNEMENT:**
SUISSE: un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

**LES ABONNEMENTS** datent du *1er janvier*, du *1er avril*, du *1er juillet* ou du *1er octobre.*

### A la Tonhalle.

Un de nos étudiants nous communique la lettre suivante, qui est tombée par hasard entre ses mains. L'auteur de cette lettre, brave campagnard, qui a eu l'occasion d'assister à la soirée offerte dernièrement à M Ruffy, fait à un ami la relation de ce qu'il a vu et entendu. Nous en retranchons les noms de personnes et de localités :

Cher ami,

Par ces temps de Conset nationat et de papette su les chemins, j'aime autant rester à la maison le dimanche tantôt que d'aller à l'école pou voter, ka on ne manque pas de s'empoigner, au moins de langue, avé des gaillà qui ne sont pas de votre avi. Quand on pense ainsi, voila qu'ils pensent comme ça; et pui, tu sais, moi je me fâche vite ; on se met en colère et puis ça fini pa des pétâ. Donque j'ai mieux aimé rester là ; mais je veux te raconter ce qui m'est arrivé vendredi de cette semaine passée.

J'étais allé en bas à Lausanne pou mener un moule de sapin. Quand on n'a eu tout fini nos affaires, je voulais me rentourner. Bon! voilà que je rencontre ce gueu de Jaques, et il a falu aller boire un verre. Nous sommes allé à l'Ourse et là, Jaques me dit comme ça :

— Ecoute voi, François, as-tu déjà eu vu un cortége au flambau?

— Non, que je lui dit.

— Eh bien! y te faut rester un moment ce soir. Tu véras cette fête. C'est les étudiants qui la font.

— Oui mais, qu'est-ce qu'ils éclairent avé ces flambaus? que j'y dit.

— Pardine, c'est pou éclairer, mais comme ça, pou faire bau voir en l'honneu de mossieu Ruffy qui va a Berne au Conset fédéra.

Quand j'ai eu entendu ça, je me suis dit : « Tu peu bien te payer cette phantaisie; tu ne sort rien souvent, la Jeannette veu pas se fâcher!... » Alo, j'ai remisé mon chà et le cheval et tout le comerce et puis j'ai fait un tour pa la ville en attendant. D'abord, je me suis pensé que ce cortége se ferait dans la soirée pou qu'on voie mieu les flambaus. Enfin, y m'a falu attendre bien long temps.

L'ami Jaques avait dû retourner à son ouvrage, de sorte que je me suis trouvé tout seul tout le temps.

Voilà que bon, contre 7 heures j'atrappe un de ces individus qui ont des casquétes en toile cirée rouge et une grosse plaque jône su la devanture, qu'on leur dit des comissaires et j'y demande ou y se tient ce cortége.

— Ma foi, j'en sais rien, mais vous voulez assez entendre la musique qui me répond.

Oh alo! quand j'ai vu qui y aurait de ses musiques comme il y en a par les villes avec de puissants bonbardons je me suis dit : ça ce veu être une vraie abbéyi.

C'était bien comme ça : un bon moment aprés, j'entend un peu loin cette musique. Je vais en la du côté que venait le bruit et je rencontre le cortége. C'était bougrement bau ! Y t'aurait falu voi ce trafi! Au comencement il y avait une rude belle troupe de musiciens, et puis qui jouaient!... Enfin quoi, il t'aurait falu entendre ça! Il y avait un gailla qui battait du tambou comme jamais on n'a vu, mèmement Philipe au syndic, qui était pourtant assez conu, n'aurait pas pu l'égaliser.

Ça me faisait marché au pas, cette musique, mais je me suis pensé au bout d'un moment, si tu traces tout le temps à côté de la musique, tu ne veu rien voi! Alors je m'arrête su un trotoir pou voi passer cette affaire.

Dernier la musique, voila une demi-douzaine de jeunes gens avé des grandes ceintures verte et blanche comme celle du préfet quand il monte pou le Conset comunat. Ils avaient de rudes baus bonets avé une croi verte et blanche. J'en veu faire à faire un su comande pou mon petit Jan-Louis quand il ira pou la première fois a notre abbayi.

Après eusses venait ces gueux d'étudiants : y en avait quéques uns qui avait des grandes bottes avé des calesons blancs qui leur colaient su les cuisses que c'était le diable si on comprenait coment ils pouvait marcher; en tout cas que ça n'aurait rien valu pou les gros ouvrages. Ils avait su le dos des cornes avé des belles fleurs; ça, c'était encore bien joli, mais ce qui ma fait de la peine, c'est de voir ces petits bonnets d'armaillis qu'ils avait su la tête. Et encore qu'y faisait des gouttes!! Le premier que j'ai vu j'ai eu un moment l'idée de lui préter mon chapeau, mais je me suis dit : « Tu es fou, François, et toi? » Et puis peut-être qu'y n'aurait pas seulement voulu changer.

Oh! y t'aurait fallu voi ces drapeaux de toutes les couleurs, se balancer comme ça dans cette lueur; c'est ça qui était bau!

Mais ce qu'y y avait de plus joli de loin et de plus bète de près, c'était ces dits flambaus. On en voyait qui avait de la peine à s'alumer, des autres qui brûlait trop vite et puis des autres qui faisait une fumée téribie. Et puis, ils avait le diable pou vous les passer sou le nez. Il y en avait un grand qui a pardine risqué de me mettre le feu à la moustache. Je voulais lui donner une tricotée; si on m'avait pas retenu,... je sais pas comme ç'aurait fini.

Ce qui m'a étonné c'est qu'ils avait des casquète de toute les couleus : des rouges, des jônes, des oranges, des verts des blancs et des noirs. Chaque couleur avait au comencement deux ou trois de ces individus avé des cornes et des bouquets, des petits chapeaus et des pantalons blancs.

Je pense assez que c'est ceux qui étudient la même chose qui ont les mèmes casquettes.

J'ai suivi un bon moment, à côté de la deusième musique. On est arivé su la place au bas de Marteray. La ils ont jeté leur flambaus en monceau au milieu et ont chanté quéque chose qui comence come Gaudamus, et puis ils ont tourné, viré, gueulé à l'entou de ce feu que c'était une pitié! Je me suis trouvé tou près ; j'ai été tout giclé, tout sale et puis j'ai cru encore une fois que je voulais prendre feu.

Enfin le monde s'est tiré en haut, j'ai suivi et on est arrivé devan un gros batiment come qui dirait un stande. Ils sont entrés; j'ai guigné pa la porte et puis sans rien dire a personne j'ai tracé après un ouvrier qui aportait un tonneau, je lui ai donné un coup de main

pou le placer et ainsi, ni vu ni connu, me voila de la fête.

Alors ils ont comencé à boire, mais rien que de la bière. Ça allait, ça allait, qu'il fallait tout le temps tourner la boîte.

Si c'avait été au guillon, je crois qu'on y serait toujou. On a entendu la musique, et puis des discours. Il y en a un qui a causé au nom de tous les étudiants, pou boire à la santé de Monsieur Ruffy qui a répondu.

Après on a chanté Patrie a ton appel que c'était magnific. Jusque là ça avait bien été; pas tant de bruit, ni de gueulée mais après c'était une vraie foire : on n'entendait pas un mot, mais on tapait des mains quand même.

J'ai voulu me tirer un peu en haut pou voir de près ces lulus, mais il y en a un grand avec l'air anglais et des côtelétes qui me dit comme ça :

Rien qu'à la coupe de ses pantalons,
De ses pantalons
On voit bien qu'il vient de Belmont,
Qu'il vient de Belmont!

Je suis resté un moment tout ébôbi, mais il m'est venu à l'idée une rubrique su le même air :

Rien qu'à la boue de ses pantalons,
De ses pantalons
On voit qu'il a passé le grand pont,
Passé le grand pont!

Atrapé! Eh bien, ils ont ri et puis le même s'est panché vers celui d'en face en disant : « Il n'est pas si bête qu'il en a l'air, le bonhomme! »

Ça m'a fait plaisir. J'ai même trinqué avec eux.

Au bout d'un moment, ils se sont mêlé ensemble : les rouges, les verts, les blancs, les roses, les oranges étcéttéra; c'était joli; on aurait pardine dit des arcenciels.

Depuis ce moment, adieu pou les discours! Il y en a un qui est monté su une table mais comme il causait en contre en haut et que j'étais en bas, je n'ai rien entendu; seulement ça devait être bien joli, car ils ont bien ri et bien dit bravo. Un autre est venu habillé en femme qui a chanté la *Mère Michel* a ce que je crois. Il maniait très bien son évantaille seulement il aurait du se raser la moustache tout à fait.

Ceux qui ont les casquettes roses se sont levés et ont chanté un tant drôle de chant; ce n'était pas comme les Armaillis, ni comme Roulez tambous, mais un chant comme j'ai jamais entendu. Ils doivent venir de loin pour chanter comme ça.

Je commençais a avoir someil parce qu'à la maison on se couche contre les neuf ou dix heure et qu'il pouvait bien être minuit.

Et puis, plus moyen de rien entendre, ils ont eu beau faire, monter sur la table, taper, rien, rien; toujours plus de bruit.

On en voyait qui dansaient, au bas de la table, qui bousculait le monde, qui se tapait, comme ça, pou rire. J'en ai vu un avec une cométe, comme on les appelle, toute déchirée.

Quand j'ai vu ce fourbi, je me suis pensé : « Tu pourais te trouver dans une chicane, il faut nous en aller. » J'ai été content de pouvoir ressortir à l'air, après cette fumée.

J'ai tracé reprendre mon char à l'Ourse et en route!

Tout est bien allé; ma femme m'a pas dit le mot.

Voilà ce que j'ai vu vendredi; c'est quelque chose qu'on ne voit pas tous les jours, surtout par chez nous et c'est pour ça que j'ai tenu à te le raconter. En attendant le plaisir de te voir je reste ton brave et dévoué ami

* * *

Un habitant de la *Barre*, M. B.. , conçut un jour l'excellente idée de faire donner chaque quinzaine, dans son quartier qui lui paraissait rester un peu à l'écart du mouvement de la ville basse, quelques soirées littéraires et musicales. Il a prié, à cet effet, un de ses amis, le sympathique professeur M. Ch. Vulliémoz, de bien vouloir lui prêter, dès le début, son précieux concours. La première séance a eu lieu le 3 février. Nous avons eu le plaisir d'y assister et d'entendre un intéressant travail de M. Vulliémoz, travail qui est vraiment un petit régal littéraire.

Ayant exprimé à l'auteur le vif désir de le publier dans nos colonnes, il a eu l'amabilité de nous y autoriser. En voici la première partie :

### La Provence et Alphonse Daudet

*Causerie, à la Barre, 3 février 1894.*

Messieurs et Mesdames,

Un brave enfant du quartier de la *Barre*, né dans l'hôtel même où nous sommes en ce moment, a trouvé dans son cœur, il y a quelques jours à peine, une généreuse et noble inspiration. Il s'est demandé si, pendant les longues nuits de l'hiver, il ne serait pas possible d'organiser et de mener à bien quelques soirées littéraires, scientifiques ou musicales en faveur des familles qui se groupent dans ce petit faubourg.

Les conférences de ce genre abondent, il le sait bien, dans l'intérieur de notre ville, mais les adultes seuls y sont admis et l'humble monde des faubourgs ne saurait, sans inconvénients graves, quitter tardivement son foyer domestique pour assister aux savantes dissertations de la Maison-de-Ville, du Casino-Théâtre ou du Musée industriel.

Il faut faire un bout de toilette, affronter les mauvais temps et les mauvais chemins : bref, il faut aller à Lausanne, comme on le dit à la Cité, et les faubouriens, avec mille raisons, adorent leurs pénates et ne les quittent qu'à regret.

La Barre et ses charmants alentours sont un petit coin historique que notre siècle a respecté. Bien peu de quartiers de Lausanne ont aussi peu changé d'aspect, bien peu ont aussi longtemps gardé leurs locataires et conservé les mêmes noms. Il y a plus de 40 ans que je le connais, et il me semble aujourd'hui même que j'y suis débarqué d'avant-hier.

Aussi quel agréable séjour que ce petit village citadin! Partout de l'air, partout de la lumière, partout des arbres et des horizons enchanteurs.

Avez-vous faim? une bonne odeur de pain frais s'exhale sous vos fenêtres et le plus beau marché du monde vous reçoit en quatre enjambées; êtes-vous à court de pistoles, le plus aimable des banquiers vous fait un signe sur sa colline; avez-vous affaire à l'Etat, quatre huissiers magnifiques, en grand costume vert et blanc, vous accueillent les bras ouverts; êtes-vous chargé de poussière, fatigué par de durs labeurs, la salle de bains vous attend; et si votre pauvre machine se détraque, si tout en vous crie : « Au secours! » mes amis, voici le Calvaire et l'Hôpital tout près de vous.

Heureux quartier! Les jeunes l'ont toujours aimé, les vieux ne l'abandonnent pas. Après les casquettes blanches qui se sont envolées, voici les rouges qui nous arrivent avec des chants démocratiques, et l'antique salle du Guillaume-Tell est toujours le second berceau du charmant peuple étudiant.

Dans la salle d'en bas où Victor Hugo, tête grise, semble sourire à notre bien-aimé Ruchonnet, pauvre enfant amoureux des nobles pensées, frémissant au doux son des vers, j'entendais, il y a 40 ans, Eug. Rambert nous déclamer son aigle qui s'élève vers le soleil et ne redescend pas; Béranger nous chanter d'une voix chevrotante ses fins couplets sur le Major Davel d'Hurt-Binet, et Perrin, le Paul-Louis Courier de ce temps, nous représenter avec une verve endiablée et une mimique à tout crever, les grosses nuques du pays.

Le bon vieux professeur Morlot battait alors des mains devant cette verte et belle jeunesse qu'il initiait, le premier, aux mystères sans fond de la géologie et qu'il conduisait par la main vers ce fameux tunnel, le Gothard de l'époque, où ses pauvres disciples dénichaient çà et là, dans les blocs éboulés, des graines de cara, des tiges ou feuilles de palmier, qui leur prouvaient par *a* plus *b* que leur antique capitale avait plus changé de climats que d'évêques et de gouvernements.

Oh! les bons rires qu'on faisait en contemplant les ouvriers de la commune qui retenaient leur pioche au premier coup de midi, pour ne pas achever trop tôt le grand œuvre et tuer la poule aux œufs d'or! — Oh *Tempi passati!* Le tunnel est enfin percé.

La Barre est toujours la Barre, le quartier coquet, pittoresque, pacifique et bourgeois dans l'âme; mais où sont donc les vieilles lunes; mais où sont les neiges d'antan?

Or dans ce bon vieux pays des apéritifs distingués, pourquoi ne pas nous accorder comme bien d'autres, du moins de temps en temps, quelque apéritif intellectuel et moral; pourquoi ne pas distribuer ici tout simplement et en famille les quelques miettes de bonne littérature, de science pratique et de bon goût que nous pouvons glaner autour de nous?

Entre son père et sa mère, l'enfant y en-